

L'AMI DE LA RELIGION

DE LA PATRIE.

JOURNAL ECCLESIASTIQUE, POLITIQUE ET COMMERCIAL.

12s.-6a. par ANNEE.

"Le tronc chancelle quand l'honneur, la religion et la bonne foi ne l'environnent pas."

par ANNEE. 12s.-6a.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

QUEBEC, MERCREDI MATIN, 19 SEPTEMBRE, 1849.

BUREAU DE REDACTION, Rue Ste. Famille, No. 14.

JOURNAL LITTERAIRE.

L'Indienne bleue.

(Suite)

PROPOSITION.

C'est fort sérieux, dit Rodolphe. Et les cartes de visites ! Ah ! mon cher, vous ne savez pas la valeur d'un nom étranger sur l'esprit d'une femme, quand il s'agit de mariage et quand ce nom est noble. En France mille femmes qui ne se soucieraient que très-moderément de s'appeler la vicomtesse de Frenays.

(Ici le Hollandais eut l'occasion favorable pour adresser un compliment à son ami ; mais toute sa bonne volonté avorta dans son exclamation habituelle.—Oh !...)

—Où, mon ami, poursuivit Rodolphe ; et cela parce qu'il n'y a nulle différence à s'appeler la vicomtesse de Rati-gnac ; mais s'appeler la comtesse Van-Coppenaël, porter le lion hollandais dans ses armes, voir son nom inscrit sur le livre d'or de la noblesse hollandaise, c'est bien autre chose !

—Voulez-vous accepter une proposition ? continua Rodolphe. Notre connaissance est véritablement de trop fraîche date pour que l'offre que je vais vous faire soit acceptable dès à présent ; mais que nos relations durent, comme je l'espère bien, jusqu'à l'hiver prochain, je vous présente dans la société de Paris, que vous avez le tort de ne pas connaître encore ; vous me faites votre fondé de pouvoirs...

—Non, dit Van Coppenaël, je pars dans deux mois.

—Pourquoi deux mois ?

—Je ne sais pas ; mais je pars dans deux mois.

—Nous causerons de cette question là ; mais laissez moi finir. Vous me faites connaître le chiffre de votre fortune, l'importance de vos titres et des privilèges qui en relèvent, puisque vous êtes assez heureux là-bas pour avoir encore des privilèges, et en moins d'un mois, je vous marie. Mais, mon cher, c'est si simple ! Et puis, est-ce que des jeunes gens comme nous ne se marient pas quand ils veulent ?

—Oh ! quand ils veulent !...

—Sans doute.

Ici, Van Coppenaël, très-évidemment préoccupé, bourra machinalement sa pipe.

—Je vais vous faire donner du feu, lui dit Rodolphe. Vous avez le temps de fumer, jusqu'au château.

—Non, répondit Van Coppenaël, c'était sans y penser.

Et il remit l'instrument dans sa poche.

—Voyons, reprit Rodolphe, acceptez donc ma proposition. Je suis votre ami, que diable, car vous me convenez beaucoup. Et puis, nous aurons ma mère qui nous aidera. Quelle fortune attendez-vous de votre femme ?

Van Coppenaël ne répondit pas. Il tira de nouveau de sa poche sa pipe et son briquet portatif. Ce qui le préoccupait, c'était la difficulté de dépouiller la question du prestige, inouï pour lui, dont son ami la colorait, pour la ramener au modeste point de vue où lui, Van Coppenaël, la plaçait.

Cette mise en scène de blasons, de millions et de robes à queue effarouchait singulièrement sa timidité native.

Après s'être donné le temps de la réflexion en allumant lentement et maladroitement sa pipe :

—Ce n'est pas cela, dit-il, je ne pense pas à épouser une femme riche ni une femme noble.

—Comment ? dit Rodolphe assez surpris ; mais encore, mon ami, faut-il se marier convenablement, d'une manière conforme à votre rang et à votre fortune.

—Non, monsieur, j'ai réfléchi, je ne suis pas comme vous, moi, continua le Hollandais d'une voix évidemment attendrie. Non, ne me parlez pas, j'ai réfléchi. Je ne me marie pas pour m'enrichir, puisque je ne pourrai pas parvenir, même marié, à dépenser mes revenus ; quant à la noblesse, je suis assez noble pour ne pas craindre une mésalliance. Mon grand-père, qui était grand du royaume, a épousé une bourgeoise ; mon père l'a imité ; je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas comme eux.

—Mais, dit Rodolphe un peu à bout d'arguments, si vous choisissez votre femme dans une classe... inférieure, quel accueil recevra-t-elle de madame votre mère ?

—Quand à cela, répondit Van Coppenaël avec une énergie qui surprit Rodolphe, un parti une fois pris, j'ai une volonté qu'on respectera ; et si je me suis trompé, ajouta-t-il plus doucement, et non sans quelque amertume, si cette manière de voir les choses me doit rendre malheureux un jour, à moi n'en aura pas été la faute.

—Vous êtes le meilleur des hommes ! lui dit Rodolphe avec émotion en lui serrant la main, et je voudrais avoir une sœur pour vous la donner.

LE NOUVEAU MONDE.

Van Coppenaël reçut le meilleur accueil chez Mme. de Frenays. Chose nouvelle pour lui, et dont il eut la noire ingratitude de ne pas tenir assez compte à l'intelligente et habile bonté de la mère de Rodolphe, il fut à son aise tout de suite. Il eut que cela lui était venu tout seul.

A table, il put causer.

Dès que les hommes de cette valeur peuvent parler et se faire entendre, ils montent à la place qui leur appartient. Van Coppenaël parla bien et beaucoup !

Et pourtant il avait là, autour de lui, sept ou huit visages inconnus, parmi lesquels ceux de deux jeunes pensionnaires à peine émancipées.

L'une de ces deux jeunes personnes était la cousine germaine de Rodolphe, qui l'aimait beaucoup. Elle était orpheline, riche, sous la tutelle de sa tante, Mme. de Frenays.

Vous pensez déjà à Van Coppenaël, peut-être, et vous flairez un mariage.

Nous verrons.

Tout le monde fut encore plus enchanté de Van Coppenaël qu'il ne le fut lui-même. Rodolphe avait trouvé un moment pour prendre sa mère à part et lui parler de l'hôte qu'il lui amenait.

Le succès de Van Coppenaël fut tel que Rodolphe, par moment, était sérieusement jaloux de son Hollandais.

Dès ce moment, Van Coppenaël fut introduit dans la famille sur le pied de l'intimité, et les relations devinrent chaque jour plus fréquentes et plus complètes. Mme. de Frenays était enchantée de voir un ami de son fils dans un homme tel que Van Coppenaël. Juliette, la petite cousine, ne parlait que d'après lui. Les domestiques même subissaient la fascination.

Grâce au talisman de son maître, Gottlieb fut reçu à bras ouverts dans l'antichambre.

Van Coppenaël, par cette maison, eut son entrée dans les salons les mieux posés lorsque la fin de la saison ramena le monde à Paris. Ainsi que Rodolphe l'avait su prédire, Van Coppenaël fit fureur ; on se l'arrachait.

Nous devons dire que, le premier moment passé de surprise et de satisfaction, il accepta plutôt qu'il sollicita toutes ces fa-

veurs. Rodolphe, qui avait lié avec lui une amitié solide, voyait avec chagrin qu'il manquait quelque chose au bon Hollandais. Mais de peur de raviver une plaie passée à l'état chronique, il évitait avec soin tout ce qui pouvait amener la conversation sur ce côté de l'âme de son ami, côté qui restait non éclairé, sombre. Van Coppenaël n'était pas non plus pressé d'exposer ses blessures à Pair.

Le temps se passait. Le délai que Van Coppenaël avait fixé pour son départ de Paris, délai que Rodolphe avait à peu près oublié, parce que Van Coppenaël ne répétait jamais une chose déjà dite, ce délai arrivait à son terme.

Van Coppenaël menait toujours à peu près la même vie, voyageait sur la route d'Orléans à Paris et de Paris à Orléans, allait dans le monde, voyait souvent Rodolphe, et s'en tenait là.

COUSINE ET COUSIN.

Un matin, Van Coppenaël eut la visite de Rodolphe.

—Vous êtes bien matinal, il n'est pas huit heures, lui dit en riant le Hollandais, déjà levé depuis deux heures.

—Mon cher Coppenaël, Gottlieb m'a dit hier que vous partiez dans trois semaines, et je voulais vous parler... Mais, avant tout, partez-vous toujours dans trois semaines ?

—Oui, reprit le Hollandais.

Van Coppenaël reprit son balancement habituel lorsqu'il était embarrassé.

—Ma foi... je ne sais pas... dit-il.

—Vous n'avez dit que vous étiez bien résolu à ne pas partir sans avoir terminé. Vous avez donc changé d'avis ?

—Non.

—Non ! Ah ça, mon bon ami, vous êtes prodigieux. Non ! et si vous partez ?

—Cela ne fait rien.

Rodolphe se mit à rire.

—Qu'on y comprenne quelque chose, dit-il. Puis il reprit plus sérieusement :

—Pourquoi n'épouseriez-vous pas ma cousine ?

Van Coppenaël devint rouge comme le feu.

—Oh ! oh ! fit-il.

—Voulez-vous ? dit Rodolphe.

—Oh ! oh ! répéta le Hollandais en se dandinant, et de plus en plus embarrassé. Est-ce que Mlle. de Fargues voudrait un mari comme moi ?

—Pourquoi non ? si je me chargeais de tout arranger ?

—Vous voulez plaisanter, mon cher de Frenays.

—Pas le moins du monde.

—Ah ! dit Van Coppenaël avec un gros soupir comique, c'est une bien charmante demoiselle, un peu gaie, un peu moqueuse, mais pleine de qualités, et bien jolie. Celui qui lui plaira sera un homme heureux.

—Qui vous empêche d'être cet homme-là ?

—Cela n'est pas possible. Est-ce que Mlle. de Fargues pourrait jamais m'aimer ? Ce serait ridicule.

—Vous êtes trop modeste, Coppenaël. Dites-moi seulement oui, et laissez-moi faire...

—Cessons cette plaisanterie, dit gravement Van Coppenaël.

—Vous m'impatienteriez presque, dit Rodolphe. Est-ce que je n'ai pas l'air convenablement sérieux ? Pourquoi refusez-vous la main de ma cousine ?

Le Hollandais ne répondit rien.

—Au moins, dit Rodolphe, retardez votre départ.

—Je ne peux pas.

Voyons, reprit Rodolphe, finissons-en,

Coppenaël, vous êtes un loyal et excellent garçon que j'ai eu le bonheur d'apprécier tout de suite. On peut, avec vous, parler à cœur ouvert. C'est ce que je vais faire. Je ne crois pas maintenant avoir besoin de vous dire que je ne me permettrais en aucun cas de vous tourmenter avec une plaisanterie inconvenante. C'est ma cousine elle-même qui m'envoie vers vous.

Van Coppenaël se dandina avec une sorte de fureur. On eut dit le tangage d'un vaisseau de première classe par un gros temps. De sa vie il n'avait été aussi mal à son aise.

Rodolphe continua : Vous avez eu le temps de connaître Juliette. Je ne vous parlerai pas de sa fortune ni de ce qu'on appelle dans le monde ses espérances, vilain mot, selon moi. Elle est un peu moins riche que vous, quoique sans disproportion. Vous n'avez dit d'ailleurs, que cette question-là n'était rien pour vous.

—Oui, dit le Hollandais pour parler.

Je dois ajouter, pour expliquer en ce moment ma démarche auprès de vous, que ma cousine n'est pas en quête d'un mari.

Oh ! fit Van Coppenaël avec une sorte d'indignation.

—Elle a refusé de brillants partis, brillants non seulement par la position et l'état dans le monde de ceux qui demandaient sa main, mais encore par le côté personnel et individuel des prétendants. Ma cousine, sous un air de légèreté et peut-être un peu de coquetterie, cache un cœur excellent et droit. Elle est profondément intelligente, ce qui manque à bien des femmes. C'est-à-dire qu'elle devait vous aimer. Voulez-vous l'épouser ?

PARTI PRIS.

Il y eut un long silence.

Van Coppenaël, très-rouge, toussait, crachait, se mouchait. Il fallait, à la fin cependant répondre, ce qu'il fit avec de grandes difficultés, en cherchant ses mots, et souvent en ne les trouvant pas.

—Vous comprenez certaines choses que je ne pourrai pas vous dire, balbutia-t-il, n'est-ce pas, mon cher monsieur Rodolphe ? D'abord, le bonheur qu'il y aurait pour moi à me rapprocher de vous davantage par les liens de la famille ; car vous êtes certainement un bien gentil, bien aimable...

—Bon ! bon ! allez toujours !

Je dois aussi vous témoigner combien je suis honoré et satisfait... non, ce n'est pas cela... Cependant si, je suis...

—Bien ! bien ! au fait.

Vous autres, Français, comprenez les phrases avant qu'elles soient finies. Je n'ai jamais pu m'exprimer cela. Voyez-vous, mon cher Rodolphe, votre cousine ne peut pas m'aimer.

—Mais !...

Laissez-moi parler, si vous voulez bien autrement je n'en viendrais pas à bout... Mlle Juliette est une personne bien... adorable. Oui, c'est cela, adorable ; mais elle est... elle est plus que Française, elle est Parisienne. Oh ! je sais bien ce qui me manque, allez ! Elle ne peut pas m'aimer.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL RELIGIEUX.

Nous trouvons dans l'Espérance, Courrier de Nancy, l'analyse développée d'un sermon prononcé par le R. P. Lacordaire pour les écoles chrétiennes.

L'Espérance dit : " Nous aurions pu reproduire presque complètement, par la sténographie, cette chaleureuse improvisation : on nous pardonnera d'avoir été égoïste et d'avoir préféré savourer à

l'aise la magie du regard et la puissance du geste de l'orateur. Nous nous bornons donc à nos souvenirs. Si ce n'est plus la parole brûlante et incisive de l'éloquent dominicain, ce sera du moins la génération de ses pensées."

Voici maintenant le résumé donné par l'Espérance :

" Unusquisque in qua vocatione vocatus est, in ea permanat. "

" Que chacun demeure dans la vocation à laquelle il a été appelé. (S. Paul aux Cor.) "

" L'inégalité des conditions est un fait social, un fait nécessaire. C'est cependant le plus terrible problème qui puisse tourmenter l'intelligence, surtout au temps où nous vivons. Car l'esprit humain voudrait se révolter contre la nécessité de ce fait, il s'élève, à l'encontre, d'unanimes protestations. Loin d'accepter en paix leur condition, le pauvre hait le riche, le riche méprise le pauvre. Il y a entre eux un antagonisme éternel, tantôt sourd et latent, tantôt public et formidable. D'où vient cela ? Pourquoi, depuis Adam, des riches et pourquoi des pauvres ? Pourquoi des hommes qui, par le seul fait de leur naissance, de leur position sociale, de leurs ancêtres, se trouvent entourés, dès le berceau, de toutes les aises de la vie, des mille ressources du luxe et des plaisirs ? Ils mangent, ils dorment, ils sont couronnés de roses, ils épuisent leur vie au milieu de toutes les jouissances de l'existence, ils usent et ils abusent des dons de la fortune ; tandis que les autres, dépouillés de tout, déshérités des biens et des honneurs de ce monde, nus, pauvres, altérés et affamés, passent leur vie dans d'infâmes cabanes et n'ont souvent pas le soir de quoi sustenter leur chétive existence du lendemain ? Quelle est la cause de cet étrange phénomène ? Deux solutions ont été données au redoutable problème de l'inégalité sociale : la solution des sages selon la terre et la solution de l'Évangile. Je viens vous prouver aujourd'hui une fois de plus l'impuissance des théories humaines à résoudre ce problème, à établir la paix entre les riches et les pauvres. Car la paix, ce n'est pas commander par la crainte à des esclaves. Il y a des hommes qui veulent cette paix-là, qui acceptent cette paix-là, qui se contentent de cette paix-là ; mais moi, depuis que je réfléchis, depuis que j'ai senti dans ma poitrine un cœur d'homme, je n'ai jamais pu me trouver satisfait de cette domination des maîtres, de ce lâche égoïsme ; j'ai voulu, j'ai cherché de toute la force de mes aspirations la paix véritable, la paix du cœur, la paix de la volonté qui aime, qui fait cesser les haines, et je dis j'espère vous le montrer, que cette paix entre les riches et les pauvres ne peut être le produit des théories humaines. Le Christianisme seul peut la faire naître. "

" L'homme hait naturellement la supériorité : toute supériorité l'effarouche, il en a horreur ; le front même couronné par la vertu et le génie, l'estime acquise par une vie d'honorables labeurs ne trouvent même pas grâce à ses yeux ; car toute supériorité nous humilie, elle implique l'aveu de notre infériorité, et c'est un aveu toujours pénible à la nature déchue et orgueilleuse. De tout temps donc on a dû tenter de résoudre le problème de l'inégalité des conditions. Les sages et les habiles de ce monde s'en sont toujours préoccupés. "

" La plus ancienne solution est celle des Indiens. Les Indiens parquaient les hommes en différentes castes : les prêtres, selon eux, étaient sortis du cerveau de Brahma ; et comme tels, ils avaient seuls le droit de s'occuper des travaux de la pensée, de la science et des arts ; il y en avait d'autres qui étaient sortis de sa poitrine, c'étaient les guerriers, les défenseurs de la patrie ; d'autres étaient sortis du tronc, c'étaient les laboureurs, les industriels ; les moins privilégiés étaient sortis des pieds du Dieu, c'étaient les artisans. Telle était l'organisation sociale chez les Hindous ; mais du moins il y avait encore là un respect de la dignité humaine que l'on faisait descendre de la divinité : l'homme portait dans sa poitrine quelque chose de divin. "

" Chez les Grecs et les Romains, il n'y avait que deux classes : les maîtres et les esclaves, les hommes libres et les hommes non libres ; et l'on ne doit jamais se lasser de redire l'avilissement de l'esclave au sein des sociétés antiques, car c'est l'imputation